Acta aquensis sedis
8 février 2019
BULLETIN DE LA CHANCELLERIE DE L'ARCHEVÊCHÉ D'AIX-EN-PROVENCE

Maurice Blondel
précurseur du concile Vatican II

Dans la perspective du 70e anniversaire de la mort du philosophe Maurice Blondel (1861-1949), et après un numéro sur 'Blondel et l'autorité ecclésiale' en mars 2018 (AAS 05), cette chancellerie propose d'éclairer les rapports entre le philosophe d'Aix et le concile Vatican II, avec en particulier une contribution de Mgr Peter Henrici, à qui nous exprimons notre vive reconnaissance.

SOMMAIRE

Mgr Peter Henrici, SJ :
« Blondel, philosophe de Vatican II ? » ..... p. 02
Yves-Marie Congar, OP :
« Bilan et perspectives… » ..... p. 03
Cardinal Ruini :
« mon combat pour l'homme » ..... p. 05

Ancien Professeur et Doyen de la Faculté de philosophie de l'Université Pontificale Grégorienne, ***Mgr Peter HENRICI****, SJ, y a donné le 9 avril 2013 une conférence publique intitulée « Maurice Blondel, 'filosofo del Vaticano II' (Congar) ? ». Le texte a été publié en italien dans la revue Gregorianum n° 95 (2014-1), pages 23 à 38.*

Il a également fait l'objet de plusieurs reprises partielles en langue anglaise par :

■ *Peter J. BERNARDI, SJ. « Maurice Blondel : Precursor of the Second Vatican Council », dans Josephinum Journal of Theology [Loyola University Chicago-USA], n. 22, 2015/1-2, pages 59-77;*

■ *Myles B. HANNAN, « Maurice Blondel - the philosopher of Vatican II », Heythrop Journal [Canberra, Australia], Volume 56, No. 6, Nov 2015, pages 1-12 ;*

La présente traduction en français a été réalisée par Mademoiselle Maria-Luisa MURATORI pour la chancellerie de l'Archevêché d'Aix-en-Provence : qu'elle veuille bien trouver ici toute notre réelle gratitude. L'auteur a revu le texte et autorisé sa publication.

Maurice Blondel

Philosophe de Vatican II ?

Pour faire mémoire du cinquantenaire du Concile Vatican II, la Faculté de Philosophie m'a demandé une conférence d'un point de vue philosophique. Le thème est difficile, parce que, si ma mémoire est bonne, le Concile s'est occupé une seule fois de philosophie, dans le décret « Optatam Totius » sur la formation sacerdotale (n°15). Mais alors, je me suis rappelé d'une remarque que j'avais lu, non sans étonnement, immédiatement après la fin du Concile. Le Père Yves Congar, Dominicain, un des principaux théologiens du Concile, et aussi un de ses chroniqueurs qui ont le plus fait autorité, achevait ainsi sa dernière chronique :

« Nous avons vu l'Eglise chercher, prête à recevoir, même de la part du monde. La Vérité n'est pas apparue comme quelque-chose de déjà mis en pratique, possédé depuis toujours, on a préféré ce qui est donné par rapport à ce qui est construit. S'il fallait caractériser avec un seul mot l'approche théologique du Concile, il faudrait évoquer l'idéal de la connaissance proposé par Maurice Blondel. Il revendiquait ce qu'il appelait l'idéal de la connaissance par opposition, à ce qu'il appelait avec un nom étrange le « monophorisme », c'est-à-dire une conception du savoir basé sur la chose. »

Cette affirmation m'a étonné. Le nom de Blondel n'apparaît pas une seule fois dans les textes conciliaires, ni dans les commentaires de ces textes élaborés par les mêmes agents du Concile ; et le Père Congar lui-même ne le cite que deux fois en note. Qui, d'ailleurs, savait à l'époque - et qui sait maintenant - ce qu'est le « monophorisme » auquel le Père Congar se réfère ? Pourquoi cite-t-il précisément cette étrange expression de Blondel ? Peut-on dire qu'il avait vu juste quand il rapprochait l'approche théologique du Concile à l'idéal de la connaissance de Blondel ? Si oui, qu'est-ce que cela peut signifier pour notre propre façon de philosopher ? Pour répondre à ces questions, il ne suffit pas de relire aujourd'hui les textes du Concile, mais il faut partir de l'événement du Concile, c'est-à-dire de la situation historique où Vatican II a été annoncé et tenu.

1 - La situation historique au milieu du XXe siècle

Contrairement au Concile Vatican I, qui dans sa constitution Dei Filius, devait corriger toute une série d'erreurs philosophiques du XIXe siècle, le Concile Vatican II n'avait pas à s'occuper de problèmes philosophiques. Après Vatican I, et en partie à cause de Vatican I, les problèmes à résoudre prenaient facilement une tournure philosophique, même si c'étaient des problèmes d'une autre nature, c'est-à-dire des problèmes théologiques et ecclésiaux ou politiques. À cause de l'occupation de Rome par les troupes du Royaume d'Italie et de la guerre franco-germanique, Vatican I n'a pas pu être porté à terme, et le problème, par exemple, du rapport entre le Pape et les Évêques n'a pas été résolu. De même le problème du rapport entre la souveraineté du Pape et le Royaume d'Italie, la question romaine comme on dit, devenait de plus en plus aigu. Ce problème devait être résolu dans le cadre général du rapport entre l'Eglise et l'Etat, et plus tard, avec l'évolution des états modernes, entre l'Eglise et la démocratie.

Alors que le Pontificat de Pie IX s'est terminé avec toute une série de problèmes non résolus, son successeur, au contraire, Léon XIII, a essayé de proposer des solutions. Il a essayé de terminer les discussions philosophiques en imposant, dans l'Encyclique Aeterni Patris, St. Thomas d'Aquin, comme Maître à suivre dans les écoles catholiques. Sur cette base, il proposa ensuite, dans l'Encyclique Rerum Novarum, le projet d'un juste ordre social, et en ce qui concerne le rapport entre l'Eglise et l'Etat, il était en faveur du « ralliement », c'est-à-dire de la reconnaissance du « status quo ».

C'est sur ce fond historique qu'il faut comprendre les débats sur la bonne interprétation de la pensée de St Thomas à la fin du XIXe siècle et dans les premières décennies du XXe. Il y avait deux tendances opposées qui s'affrontaient :

- D'une part une obéissance stricte à ce qu'on croyait être le thomisme authentique. Les fruits les plus connus de cette tendance ont été les fameuses et contestées 24 thèses thomistes sous Pie X derrière lesquelles se cachait la pensée du Père Guido Matiussi.

- Et d'autre part on approfondissait les études historiques, médiévales et patristiques, et ces études ont conduit à la découverte d'une philosophie et théologie scholastiques plus diversifiées et beaucoup plus flexibles que le thomisme de stricte observance, et même à la découverte d'un Thomas d'Aquin plus moderne que celui présenté dans le néo-thomisme traditionnel. Pour cette deuxième tendance on peut évoquer entre autres les noms du Cardinal Ehrlé, du Père Sertillanges, de Mgr Grabmann, de Gilson, des Pères Chenu et Congar, et avec un accent plus spéculatif, les Jésuites Rousselot et Maréchal.

C'est ici qu'entre en scène Maurice Blondel. Il n'était pas particulièrement expert des questions médiévales, ni disciple de St Thomas, mais, inséré dans la tradition philosophique française, il avait élaboré un nouveau type de philosophie, authentiquement chrétienne, voire catholique, comme il préférait la nommer. Cette philosophie, proposée dans sa thèse sur L'Action, en 1893, avait stimulé et catalysé la pensée d'un grand nombre d'auteurs, même ceux d'un thomisme renouvelé.

La philosophie de Blondel est une recherche anthropologique sur le sens ultime de la vie humaine. Passant en revue toutes les dimensions du savoir : les sciences, la psychologie, la sociologie, la métaphysique et la morale, la phénoménologie

blondélienne aboutit sur le constat que l'homme ne peut pas être celui qu'il désire être au plus intime, s'il ne renonce pas à la prétention d'autonomie, pour accepter un don de Dieu gratuit, « surnaturel », car c'est seulement par ce don qu'il pourra trouver sa perfection. Ce type de philosophie, ouverte non seulement à la dimension religieuse de la vie, mais à l'attente de la révélation chrétienne, a été en toile de fond de la relecture de St Thomas, dont nous avons parlé, et à travers elle, à une bonne partie des réflexions théologiques du Concile Vatican II, tandis qu'à fin des années 1800 et encore dans les premières décennies 1900, la pensée de Blondel avait encore rencontré une opposition acharnée de la part des défenseurs du thomisme de stricte observance.

De plus, au début des années 1900, un nouveau problème s'était manifesté : celui des nouvelles méthodes d'exégèse biblique, historico-critiques, développées surtout dans la sphère protestante. Parmi les catholiques, le jeune prêtre et professeur de langues orientales, Alfred Loisy, a essayé de récupérer ces méthodes, et de proposer, sur cette base, une nouvelle vision de la figure historique de Jésus-Christ et des origines de l'Église. Le noyau de la pensée de Loisy peut se résumer dans sa formule, devenue célèbre : « Jésus avait annoncé le Royaume, et c'est l'Église qui est venue ».

S'ajoutant aux problèmes déjà cités, la pensée de Loisy a provoqué ce qu'on a l'habitude d'appeler « le modernisme ». Le terme a été introduit par l'Encyclique Pascendi, dans laquelle Pie X condamnait en 1907 les erreurs de Loisy, mais aussi plusieurs autres tendances philosophiques et socio-politiques contemporaines. Aujourd'hui il y a consensus sur le fait que le modernisme, plus qu'une doctrine cohérente, est une construction du rédacteur de l'Encyclique, qui était le Préfet des Etudes au Séminaire Français. L'Encyclique, de toutes manières, a attaqué, soupçonné et condamné le spectre du modernisme.

2 - La critique blondélienne du Monophorisme

C'est dans ce climat de soupçons que Blondel a publié, sous pseudonyme « Testis », en 1909/1910, une série d'articles contre le « Monophorisme » auxquels fait allusion le Père Congar. En 1904 déjà, Blondel avait révélé avec clairvoyance, dans une autre série d'articles sur Histoire et Dogme, les défauts philosophiques et herméneutiques de la méthode d'exégèse de Loisy. Pour y porter remède, il proposait une vision plus juste de la tradition chrétienne qu'il interprétait comme résultante de l'impact que la personne divino-humaine de Jésus a eu sur les Apôtres et sur leur pratique religieuse. La tradition, complément herméneutique de l'Ecriture sainte, doit donc être conçue, pas tant au sens matériel, comme transmission orale d'une série de notions, que comme un processus, la pratique de l'Eglise qui continue à travers les siècles.

Cet aspect concret et praxéologique, Blondel le développe ultérieurement dans des articles de 1909/1910. Il est alors question de défendre les catholiques sociaux contre les attaques des antimodernistes qui prétendaient défendre l'intégrité inviolée de la doctrine catholique. Partisans d'un thomisme de stricte observance et défenseurs de la monarchie, et d'un ordre social immuable avec des classes stables, ils reprochaient aux catholiques sociaux leur démocratisme moderne. Blondel, pour défendre la méthode pratico-concrète des catholiques sociaux, ne répondait pas directement aux accusations des intégristes, mais s'appliquait à mettre en lumière les présupposés tacites, théologiques, épistémologiques, et ontologiques, défendus par l'une ou l'autre partie. C'est dans ce contexte, qu'il a inventé, avec une pointe d'ironie, le néologisme gréco-français « monophorisme », c'est-à-dire une pensée à sens unique. Son néologisme lui permettait de faire dériver de la même et identique attitude mentale, d'une part les erreurs immanentistes des modernistes, et d'autre part, le notionisme des antimodernistes, pour qui la Révélation divine n'apportait qu'un complément extrinsèque à la nature humaine. La pratique des catholiques sociaux, par contre, ne procèdait pas d'une telle pensée à sens unique, mais restait attentive aux données réelles dans leur complexité et avec leurs dépendances mutuelles. C'est pourquoi elle resta immune des erreurs mentionnées.

La racine la plus profonde des erreurs « monophoristes », Blondel la trouve dans des théologies à sens unique par rapport entre la nature humaine et l'ordre surnaturel. Alors que les modernistes proposaient une espèce d'immanentisme, où la religion, même la religion chrétienne, prenait racine dans les besoins intimes de l'âme humaine, les anti-modernistes, au contraire, restent « extrinsécistes », en faisant venir, eux aussi à sens unique, la Révélation divine uniquement de l'extérieur « ad extrinseco », sans point d'encrage ou de pierres d'attente dans la nature humaine. Ils présentaient la foi chrétienne quasiment comme une gélule à avaler aveuglément, par pure obéissance à Dieu, qui commande à l'homme de croire. En conséquence pratique, les « monophoristes » anti-modernistes étaient pour la plupart des monarchistes, adversaires farouches de la démocratie moderne, tandis que les modernistes, au moins en Italie, se professaient démocrates et fauteurs de la nouvelle République italienne.

Blondel, sans se prononcer sur ces aspects politiques, avait cherché, déjà dans L'Action, à démontrer que la Révélation chrétienne et surtout la communion intime avec le Dieu Trinité est proposée à l'homme complétement gratuitement, oui, et d'une façon qu'on ne peut nullement déduire a priori ; mais qu'elle répond aux aspirations les plus profondes de l'homme. Elle est même l'unique accomplissement parfait de l'être humain. Cette manière de voir a été approfondi avec des arguments théologiques par Henri de Lubac et Karl Rahner. Aujourd'hui, on peut dire qu'elle est l'opinion commune parmi les théologiens.

Dans ses articles de « Testis », Blondel s'est aussi efforcé de découvrir les racines communes des deux opinions monophoristes antagonistes, en contraste avec sa propre doctrine de l'harmonie entre Révélation divine et aspiration humaine, qui était aussi la conviction de fond des catholiques sociaux. Cette recherche nous ramène sur le terrain de la philosophie : Les deux théologies monophoristes (la théologie moderniste comme la théologie anti-moderniste ou intégriste), sont, tous les deux, le résultat d'une épistémologie notionaliste, c'est-à-dire qu'elles croient pouvoir obtenir les notions par pure « abstraction » de l'expérience sensible, ce qui, en leur sens, veut dire en ne pas tenant compte de certains aspects de notre expérience. L'abstraction, ainsi comprise, n'apporte rien de nouveau. Nos notions représentent donc exactement la réalité telle qu'elle est, pensent-ils. Par conséquent, Il suffit de considérer les structures de nos notions pour connaître la réalité telle quelle est et dans toutes ses dimensions. Il s'ensuit, dans l'ontologie, l'image d'un monde composé des différents niveaux de réalité, incapables de communiquer entre eux, séparés en compartiments étanches. Un tel monde, il est vrai, serait plus facile, non seulement à décrire, mais aussi à gouverner, parce que l'économie n'aurait rien à faire avec la morale, le bonheur des personnes rien à voir avec le bien commun de la société, et la politique rien à faire avec la religion, etc.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Dans le monde réel, tout communique avec tout, on ne peut pas résoudre un

problème de manière isolée, sans tenir compte des conséquences que chaque solution comporte pour plusieurs autres problèmes. Depuis que Descartes avait combiné algèbre et géométrie dans sa géométrie analytique, on a reconnu que les sciences, au lieu de se développer en compartiments étanches, doivent leur progrès aux apports réciproques. Les catholiques sociaux l'avaient compris, et au lieu de proposer des solutions déduites a priori, ils cherchaient à analyser chaque situation à part, pour trouver une réponse adaptée au cas. Dans cette recherche ils se laissaient guider par leur foi, qui dit que la fin surnaturelle est proposée à chaque personne humaine et à l'humanité tout entière. En amont de cette pratique, il y a donc une ontologie dans laquelle chaque ordre du réel est aussi bien « solidaire » que « hétérogène » par rapport aux autres, et il y a une épistémologie qui se base non seulement sur des notions abstraites, mais également sur la « connaissance par connaturalité », très concrète. Cette philosophie concrète de Maurice Blondel a été caractérisé de « réalisme intégral », en opposition à un intégrisme doctrinal.

3 - En s'approchant du Concile Vatican II

C'est ainsi qu'on pourrait décrire à grands traits la situation philosophico-théologico-culturelle à laquelle les Pères théologiens de Vatican II étaient confrontés. À vrai dire, les papes avaient cherché à donner une solution à certains des défauts cités. Benoît XV et Pie XI avaient reproché et condamné les excès de la polémique anti-moderniste ; Pie XI avait résolu en 1929 la question romaine avec les Accords du Latran. Mais, quand de 1952 à 1955, j'étais répétiteur de philosophie au Collège Germanique et étudiant en doctorat à la Faculté de Philosophie de l'Université Grégorienne, les deux tendances distinctes étaient encore bien présentes. On y retrouvait d'une part un thomisme de stricte observance, avec des notions bien définies, bien claires, bien distinctes. Cette tendance était représentée par le professeur de métaphysique, P. Paolo Dezza, mais aussi par l'épistémologue P. Morandini et quelques autres. D'autre part, le Doyen, P. René Arnou, essayait de moderniser la Faculté. Il appelait, au moins pour les deux annnées de Doctorat, les Pères Lotz (qui était comme Karl Rahner, de l'école maréchalienne), Copleston et de Finance, et plus tard, comme successeur du Père Dezza, le Père Francis O'Farrell. Ce dernier proposait une métaphysique thomiste hégélisante dans la ligne du P. André Marc.

Cette tendance plus moderne de la philosophie néo-thomiste, je l'avais déjà rencontré pendant mes études de philosophie à la Faculté des Jésuites à Pullach, où les idées dominantes étaient celles du maréchalisme, et je les avais creusées, personnellement, en préparant mon mémoire de licence sur Maurice Blondel. La même tendance, je l'ai retrouvée, plus tard, à la Faculté de théologie à Eegenhoven, près de Louvain. Le Préfet des études, le P. Léopold Malvez, nous a fait lire d'abord, le « Surnaturel » du Père de Lubac, œuvre qui, pendant ces années, aurait dû être enlevée des bibliothèques des étudiants jésuites. Ensuite il m'a fait lire un autre livre du P. de Lubac « Corpus Mysticum. L'Eucharistie et l'Eglise au Moyen-Age ». Par là, il voulait éveiller en nous le sens de l'ancrage historique des notions et du discours théologique.

Cette situation, apparemment paradoxale, peut s'expliquer en jetant un coup d'œil au Pontificat de Pie XII. Le Père Robert Leiber, qui a été Secrétaire privé de Mgr Pacelli, et ensuite de Pie XII, m'a appris que Pie XII avait eu l'intention de convoquer un Concile pour compléter et conclure le Concile Vatican I, mais que les circonstances de la guerre et de l'après-guerre l'ont empêché de la faire. Néanmoins, dans trois grandes encycliques, Pie XII trace déjà les lignes fondamentales de Vatican II. L'Encyclique « Mystici Corporis » de 1943 nous a fait comprendre que l'Église n'est ni un édifice ni seulement une structure hiérarchique, mais un corps vivant, composé de tous les fidèles. Trois mois plus tard, l'encyclique « Divino afflante Spiritu » ouvrait une brèche pour les études bibliques, en approuvant les méthodes exégétiques, historico-critiques modernes. Et en 1947, « Mediator Dei » sur la liturgie insistait sur la participation active des fidèles à la liturgie. C'est là qu'a commencé la réforme liturgique. En 1952, Pie XII restaurait la Vigile Pascale, puis il a ajouté, peu à peu, d'autres petites réformes, ainsi qu'en 1955, le P. Bea pouvait nous promettre que dans cinq ans au plus tard la réforme liturgique serait achevée. Cela n'a pas été le cas, puisqu'entre temps, le Concile a été annoncé.

Avant d'en arriver au Concile, il faut mentionner une quatrième grande encyclique de Pie XII, « Humani generis », publiée en 1950, qui mettait en garde contre certaines erreurs philosophiques et théologiques qu'on attribuait surtout à ce qu'on appelait la « nouvelle théologie » en France. Cette « nouvelle théologie », qui faisait fond sur une redécouverte de la théologie patristique et de la théologie médiévale, semblait nouvelle seulement à qui ne connaissait pas bien la tradition. Le ton de cette Encyclique était beaucoup plus modéré que celui de l'Encyclique « Pascendi », et ses formulations laissaient une place à diverses interprétations. Néanmoins, plusieurs théologiens, surtout français, furent condamnés au silence, et c'étaient les mêmes qui, dix ans plus tard, seront les protagonistes du Concile Vatican II.

L'annonce du Concile en janvier 1959 par Jean XXIII, nous a frappés comme la foudre dans un ciel bleu. Le Pape Roncalli n'était ni philosophe ni théologien, mais historien de l'Église. Dans sa jeunesse, il avait vécu de près le drame du modernisme. Ernesto Buonaiuti, reconnu comme un des chefs des modernistes, avait été son ami et « presbyter assistens » à sa première messe, et plus tard, Roncalli avait dédié une biographie au Cardinal Ferrari, l'Archevêque de Milan, lui aussi soupçonné de sympathie pour les modernistes. Puis, comme nonce en Bulgarie et à Istanbul, Roncalli avait pu connaître de près les églises orthodoxes, et enfin comme nonce à Paris, le drame des théologiens soupçonnés par « Humani generis ». Avec cette expérience, il voulut que le Concile ne prononçât aucune condamnation, mais que sa préoccupation fusse un « aggiornamento », une mise à jour de la doctrine catholique en tenant compte des exigences pastorales du monde moderne, et en promouvant aussi un rapprochement écuménique entre les églises chrétiennes.

4 - Le « monophorisme » au Concile

Quand le Concile a été annoncé, j'étais en train de faire mes études théologiques en Belgique. Nous avons été déboussolés, un peu comme quand le Pape Benoît XVI a renoncé au Pontificat. À vrai dire, nous savions bien que le Concile Vatican I était resté inachevé et qu'il aurait fallu le porter à terme. Personne, toutefois, ne pensait que de nos jours aurait lieu un nouveau Concile.

Je suis ensuite retourné à Rome, à l'automne 1960, et j'ai pu observer les travaux de préparation du Concile. On voyait les travaux pour la réforme liturgique, qui fut le premier thème discuté au Concile. Le point le plus débattu était l'usage des langues modernes au lieu du latin dans les différentes parties de la liturgie. Et c'est à propos de ces discussions que le Père Congar, dans son journal du Concile, parle pour la première et unique fois, de Blondel. Le 24 octobre 1962, il écrit :

« Souvent, parmi les conservateurs, on évoque la distinction entre les parties didactiques de la liturgie, dans lesquelles

on admettrait les langues modernes, et les parties sacramentelles ou sacerdotales. Toujours le même vice de séparer et de faire des abstractions dans les catégories réelles. Blondel avait vu juste (cf. son Monophorisme). »

Cette remarque nous conduit vers une réponse à notre question : Pourquoi le Père Congar se réfère-t-il précisément à Blondel ? Il nous ramène à l'histoire récente de la philosophie, en reprochant à certains théologiens, « le vice de séparer et de faire des abstractions dans les catégories réelles ». C'est exactement ce que Blondel, dans ses articles de 1909-1910, signés « Testis », avait reproché au « monophorisme ». En philosophie, disait Blondel, il faut fonder le discours non sur des notions abstraites, mais sur des faits concrets.

Il est vrai que Hegel déjà avait essayé de construire un discours philosophique concret, en complétant de façon dialectique chaque notion avec toutes les autres qui lui sont connexes. Pourtant, une telle dialectique, pour ne pas se transformer en un discours interminable, devrait admettre, de la part du philosophe, la possibilité d'un savoir absolu. Cette aporie, reconnaît Blondel, ne peut être évitée qu'en cherchant à expliciter tout ce qui est implicite dans chaque fait concret (et dans chaque action humaine), puisque chaque fait et chaque action sont toujours un tout complet, jamais parfaitement analysable par nos notions. En appliquant ce processus à la théologie, on reconnaîtra que la théologie, elle aussi, doit se fonder, non pas sur des notions, mais sur des faits concrets, qui sont l'histoire du salut et la personne historique de Jésus, son Mystère pascal, et la vie de l'Église.

De fait, le Concile a développé et proposé pareille théologie fondée sur des faits concrets. Dans sa première Constitution « Sacrosanctum Concilium », sur le renouvellement de la liturgie, il n'est pas entré dans des discussions sur des rubriques, mais il nous a reconduit, de façon vigoureuse, au centre de la liturgie : au Mystère pascal, à la mort et la résurrection de Jésus Christ, présents dans la liturgie de trois façons : dans les sacrements (surtout dans l'Eucharistie), dans la parole de Dieu, mais aussi dans l'Assemblée qui célèbre.

La Constitution Dogmatique sur l'Église « Lumen Gentium » , elle aussi, se fonde, non sur des notions, mais sur des faits, et des faits historiques. Une anecdote peut l'illustrer. La Constitution devait résoudre, entre autres, un nœud essentiel: la définition de l`Eglise comme Peuple de Dieu, un terme éminemment historico-concret. Cette notion a été débattue et combattue par plusieurs Pères conciliaires, qui croyaient qu'elle était nouvelle et moderniste. Le Pape Paul VI a donc invité tous les Evêques à une célébration mariale dans la Basilique de Ste Marie Majeure. Là, pendant qu'ils attendaient l'arrivée du Saint Père, ils pouvaient admirer longuement l'inscription au centre de l'Arc de Triomphe « Sixtus Episcopus plebi Dei » (« Le Pape Sixte au Peuple de Dieu »). Le lendemain les Pères étaient convaincus que l'expression « peuple de Dieu » était des plus traditionnelles.

A cette anecdote on pourrait ajouter deux détails historiques. Le rapport entre le primat du Pontife et le Collège des Evêques était un autre nœud qu'il fallait résoudre. Or, le 10 novembre 1964, l'inauguration de l'année académique de l'Université Grégorienn se faisait de façon particulièrement solennelle, en l'honneur du Pape Paul VI, qui avait rendu visite à la Grégorienne quelques mois auparavant. Une Lettre autographe du Pape soulignait l'importance de cet acte académique. L'Église St Ignace était remplie des Pères du Concile. Après des paroles introductives, le Père Wilhelm Bertrams, Professeur de droit canonique, proposa un discours académique « Vicarius Christi – Vicarii Christi », démontrant que ces deux réalités ne s'excluent pas, mais renvoient l'une à l'autre. Cet exposé fournit ensuite la trame pour la « Note Explicative d'Introduction » par laquelle le Pape essaya de dissiper les doutes des Evêques conservateurs. Malgré cela, le soir du 21 novembre, jour de la proclamation solennelle de la Constitution Dogmatique, j'ai pu sentir dans un important groupe de prêtres romains qu'ils pensaient, d'avis unanime, que « Lumen Gentium » serait révoquée sous peu, puisqu'elle était en contradiction avec le Concile Vatican I.

Mais revenons de l'anecdotique à l'essentiel. Un constat fondamental s'imposait à tous ceux qui pouvaient observer les travaux du Concile : la différence, pour ne pas dire l'opposition, entre la théologie qu'on pourrait appeler romaine et la théologie d'au-delà des Alpes, la théologie des français et des allemands surtout. La plupart des textes préparés avant le Concile par des théologiens romains, ont été refusées par les pères conciliaires et ont dû être reélaborés par de nouvelles commissions, composées non seulement de théologiens romains, mais surtout de théologiens d'au-delà des Alpes, ce qu'un journal italien a commenté : « Le Rhin s'est jeté dans le Tibre ». En effet, tandis que les textes préconciliaires étaient de tendance plus ou moins monophoriste, quelque uns des principaux théologiens transalpins comme le Père de Lubac, le Père Congar ou Karl Rahner, étaient de descendance blondélienne directe ou indirecte. A ces noms, il faut ajouter ceux du Cardinal Montini, le futur Pape Paul VI, et de Joseph Ratzinger qui, jeune théologien, avait été profondément marqué par l'ouvrage « Catholicisme » du Père de Lubac. Ces noms peuvent montrer qu'en amont des dissensions théologiques entre les « romains » et les autres, il y avait des points de vue différents sur deux thématiques caractéristiques de Blondel : sur la vocation de toutes les personnes humaines à une participation à la vie divine et sur l'importance du devenir historique et du développement du dogme.

En ce qui concerne la vocation de tous les humains à la participation à la vie divine, les Romains avec leur conception extrinsèque de la Révélation divine tenaient mordicus à la doctrine de la nature pure autosuffisante qu'ils croyaient devoir défendre en obéissance à l'encyclique « Humani generis ». Ainsi le Professeur Heribert Schauf, bras droit du Père Sebastian Tromp, Secrétaire de la Commission Théologique du Concile, défendait la thèse que, si un jour, des êtres intelligents se rencontraient sur une autre planète, on pourrait leur enseigner tout le catéchisme et ils le comprendraient, sans entrer pour autant en rapport avec la vocation surnaturelle que Dieu a donné à nous, humains de la terre. Pour ce qui est du refus d'un véritable développement du dogme, le Père Tromp nous expliqua une fois le travail du futur Concile de cette manière : L'Eglise a reçu du Christ un grand sac de vérités, et de temps en temps, elle peut mettre la main dans ce sac, pour en sortir une vérité qui n'est nouvelle qu'en apparence. Un tel fixisme de la vérité fait partie, elle aussi, des fondamentaux du monophorisme. Car les notions, restant toujours identiques à elles-mêmes, la Vérité et sa formulation doivent rester, elles aussi, toujours identiques, en excluant, quasi a priori, tout développement réel de la doctrine de l'Eglise. Ce qui s'accorderait difficilement avec l'« aggiornamento pastoral », demandé par Jean XXIII dans son discours d'ouverture du Concile.

5 - Le tournant opéré par le Concile

Face à ces conceptions « monophoristes » des responsables pour la préparation du concile, le concile lui-même a opéré un véritable tournant. Il est évident surtout dans Ses deux dernières Constitutions, qui furent les dernières parce qu'elles ont subi

plusieurs réélaborations : la « Dei Verbum » sur la Révélation divine, et « Gaudium et Spes » sur l'Eglise dans le monde contemporain. Le tournant opéré par « Dei Verbum » est perceptible peut-être seulement pour les théologiens, mais je n'hésiterai pas à dire que c'est le texte conciliaire qui a le plus de poids théologique. Cette Constitution laisse derrière elle la discussion tridentine sur une ou deux sources de la Révélation pour centrer l'attention sur le fait que la Révélation est accomplie dans la personne de Jésus Christ, dans ses paroles et ses gestes, un fait qui est transmis intégralement dans la tradition vivante de l'Eglise. Une l'influence au moins indirecte des articles de Blondel sur « Histoire et Dogme » y est papable, mais il serait difficile de la prouver. Ce qu'on sait, c'est que ce tournant a été possible grâce à une intervention directe du Pape, qui a déclaré nul un vote peu clair sur un texte précédent, plus traditionnel.

Ici aussi, l'Université Grégorienne a joué son rôle. Le jour même de l'intervention du Pape, le 22 novembre 1965, dans le Hall de l'Université, devant une foule de Pères du Concile, le Père Norbert Lohfink a défendu sa thèse de doctorat préparée à l'Institut Biblique : « Das Hauptgebot. Eine Untersuchung literarischer Einleitungsfragen zu Deuteronomium 5-11 ». En appliquant rigoureusement les règles de la méthode historico-critique, Lohfink met en évidence la portée théologique et spirituelle de ce groupe de textes, destiné à proposer le commandement fondamental de l'Amour de Dieu. L'exposition limpide du doctorant et ses réponses claires aux objections des Professeurs invités d'autres Universités, ont pu convaincre les évêques présents de l'utilité positive de la méthode historico-critique, en enlevant ainsi un obstacle contre le renouvellement apporté par « Dei Verbum ».

Plus que « Dei Verbum », la Constitution Pastorale « Gaudium et Spes » sur l'Eglise dans le monde moderne est universellement connue au moins par son titre. C'est le document le plus spécifiquement dédié à l'aggiornamento désiré par le Pape Jean XXIII, mais qui, aujourd'hui encore, n'est qu'en partie réalisé. Ce document n'a même pas été prévu par les commissions préparatoires ; il a été rédigé, parce que les Pères Conciliaires le souhaitaient explicitement. Encore plus clairement que dans les autres textes se manifeste dans ce texte, auquel le futur Pape Jean Paul II a collaboré, une nouvelle façon de penser, fondée pas tant des notions que sur l'histoire et sur la réalité humaine et sociale très concrète. Il ne pouvait en être autrement, puisqu'il s'agissait de parler du monde et de ses problèmes actuels, tels que de fait ils se trouvent être. Ce qui a rendu l'élaboration de ce texte particulièrement lente et laborieuse.

Dans son commentaire au quatrième chapitre de la première partie du document, le Père Congar mentionne deux fois le nom de Maurice Blondel et ses articles contre le monophorisme. A propos du n° 41, qui parle de l'aide que l'Eglise entend offrir aux individus, il écrit :

« Le texte conciliaire peut seulement faire allusion à ce qui, dans les analyses de Blondel ou de Rahner, peut expliquer de façon exhaustive l'ouverture de l'homme au transcendant et la non-suffisance des réponses qu'il peut porter par lui-même à ces questions. »

Et à propos du n° 44 sur l'aide que l'Eglise reçoit du monde contemporain, il remarque :

« On ne peut pas douter que cette catholicité a une source d'en haut, c'est-à-dire le plérôme du Christ, mais elle a aussi une source divine d'en bas, c'est-à-dire les puissances quasi-infinies de la nature humaine »

et il renvoie en ce qui concerne les implications philosophiques de cette reconnaissance des contributions humaines aux articles de Blondel sur le Monophorisme.

En examinant de plus près cette proximité de « Gaudium et Spes » avec la philosophie de Blondel, une chose saute aux yeux : Le Concile, lui aussi, fonde ses affirmations sur une anthropologie de l'homme concret et historique, image de Dieu, pécheur, « unité de corps et d'âme », avec son intelligence, sa conscience morale, sa liberté, sa mortalité, sa dimension religieuse (exprimée indirectement dans la critique de l'athéisme). Ces dimensions anthropologiques, Blondel les avait exposé dans sa thèse sur « L'Action », et ce d'un point de vue philosophique plus développé et mieux fondé sur des arguments. Mais ce qui est le plus important : L'analyse anthropologique du Concile se trouve centrée sur le « Christ, homme nouveau », puisque, avant-même de procéder aux analyses détaillées, il affirme :

« L'Eglise croit que le Christ, mort et ressuscité pour tous, donne à l'homme, à travers Son Esprit, lumière et force, afin que l'homme puisse répondre à sa suprême vocation ; il n'y a pas sur terre un autre nom dans lequel les hommes puissent être sauvés. L'Eglise croit aussi qu'elle trouve dans son Seigneur et son Maître la clé, le centre et la fin de toute l'histoire humaine… » (n° 10).

Dans cette perspective, il conclut ses analyses anthropologiques par l'affirmation suivante :

« En vérité, c'est seulement dans le Mystère du Verbe Incarné, que le mystère de l'homme trouve sa pleine lumière. » (n°22)

Sur cette base, le Concile a formulé une considération sotériologique, que Jean-Paul II ne cessera pas de répéter :

« Par son incarnation, le Fils de Dieu s'est uni à tous les hommes, et de façon particulière, à chaque homme »

et que Joseph Ratzinger commentera ainsi :

« La tentative de dialoguer avec les non-croyants, en se fondant sur l'idée de l'humanité, rejoint ici son point culminant dans la sollicitude d'expliquer l'être humain d'une façon christologique et de revenir ainsi à la théologie, ce qui signifie revenir à l'homme, à condition d'envisager l'homme avec suffisamment de largeur. On pourrait aussi dire, que pour la première fois dans un texte du Magistère, apparaît un nouveau type de théologie qui est christocentrique jusque dans sa moelle : en partant du Christ elle ose proposer la théologie comme anthropologie et par le fait-même, devient radicalement théologique, et ce, parce que la médiation du Christ intègre l'homme dans le discours sur Dieu, manifestant ainsi l'unité la plus profonde de la théologie. Le texte de notre document, généralement un peu réticent en fait de théologie, ici s'élève considérablement, indiquant la direction dans laquelle la théologie devra évoluer dans la situation actuelle. »

Ces affirmations aussi tranchées du futur Benoît XVI concernent directement la théologie, mais elles auront des répercussions importantes aussi pour la philosophie, soulignées par l'Encyclique « Fides et Ratio ». Si la théologie, à travers la christologie, débouche en anthropologie théologique, l'anthropologie philosophique, elle, ne peut que s'ouvrir à un accomplissement christocentrique. Telle était précisément l'intention profonde de la philosophie de Blondel. En tant que philosophe, il ne pouvait pas la déclarer ouvertement, mais il voyait dans le Christ le « vinculum vinculorum » (le lien des liens) l'unique véritable accomplissement de son anthropologie et, par conséquent, aussi de sa métaphysique.

Pour ce qui est de l'autre problème inhérent au monophorisme : le refus de tout développement historique, on trouve dans la Constitution « Gaudium et Spes » un passage à grande conséquence philosophique. Dans l'« exposition introductive »

de la Constitution, les Pères ont énuméré une longue liste des changements intervenues dans notre monde contemporain. Sur ce, certains Pères se sont inquiétés et ils ont demandé, dans leurs modi de l'avant-dernier vote, qu'on dise au moins clairement que tout ne change pas. La Commission de Rédaction a alors inséré dans le texte le passage suivant, qui a été accepté tel quel lors du vote final :

« Entre autres l'Eglise affirme que sous-jacents à tous les changements, il y a plusieurs choses qui ne changent pas ; elles trouvent leur fondement ultime dans le Christ qui est toujours le même hier, aujourd'hui et dans les siècles. » (n°10)

Je doute que tous les Pères se soient rendu compte de la révolution que ce petit passage a introduit dans l'histoire de la pensée. Les vérités éternelles, les principes métaphysiques et mathématiques, l'ordre du monde, sur lequel s'était appuyée jusqu'alors la spéculation philosophique et sur lequel elle devra continuer de s'appuyer, sont ici fondées en ultime instance sur une personne historique : Jésus-Christ. La pérennité de Sa personne humano-divine est déclarée être, dorénavant, le vrai et unique garant de la stabilité du cosmos et la fiabilité des « vérités éternelles », et non plus une idée platonicienne extra-terrestre, ni l'être aristotélicien plus ou moins abstrait, ni le logos hégélien. L'affirmation du Concile, pourtant, est en parfaite consonance avec l'hymne de la lettre aux Colossiens et avec le Prologue de St Jean. Mais, si on la prend au sérieux, elle devrait introduire dans l'histoire de la pensée, une révolution christologique, telle que l'ont tentée, par allusions, certains penseurs modernes, Cusano, Pascal, Hegel, et plus explicitement que tous Maurice Blondel qui, dans le chapitre final de « L'Action », a fondé la solidité des êtres sensibles sur Celui « sans lequel rien n'a été fait et sans lequel, tout ce qui est fait retomberait dans le néant ».

J'arrête ici mon analyse, sans entrer en discussion sur la volonté salvifique universelle de Dieu, que le Concile n'a pas énoncée explicitement, mais qui sous-tend tous ses textes et qui était la cause principale du schisme de Mgr Lefebvre. Or, la volonté salvifique universelle était, si l'on peut dire, le ressort inavoué de toute l'entreprise philosophique de Maurice Blondel. Il essayait parfois de l'indiquer par le concept, peut-être pas trop approprié, d'une appartenance à « l'âme de l'Eglise » de ceux que Karl Rahner appellera plus tard des « chrétiens anonymes ».

Conclusion

Ce que nous avons vu pourrait suffire à tirer les conclusions suivantes : Il n'y a pas de trace d'une influence directe de la pensée de Maurice Blondel sur les textes du Concile. Son nom apparaît seulement dans les quelques commentaires du Père Congar, que nous avons cités. Néanmoins, son influence indirecte sur la « forma mentis » (la manière de penser) des Pères du Concile est indéniable, grâce à l'influence de quelques théologiens importants, qui avaient été formés à la pensée blondélienne. Certains aussi, auront lus les extraits des Journaux de Blondel, publiés par ses héritiers à l'intention des Pères du Concile, « Attente du Concile ». Là ils pouvaient lire, en note, ce que Blondel avait écrit déjà le 2 mai 1897 :

« Convoquer un Concile :

- Pour montrer clairement que l'infaillibilité ne l'a pas rendu inutile ;

-Pour clarifier les questions discutées ou restées en suspens en 1870 ;

- Pour définir l'âme de l'Eglise et le « Primogenitus »

Par « Primogenitus », Blondel entend le Christ Jésus comme fondement et pierre de faîte de toute la création.

Peu après, le 3 octobre 1897, il écrivait :

« Il existe une disproportion entre les besoins actuels des âmes et la satisfaction que le Clergé peut offrir : ceci est dû au fait qu'il a été formé d'une façon superficielle et intellectualiste. Il ne donne plus aux fidèles quelque-chose de vivant, de réel, mais d'abstrait. »

Voilà les conséquences négatives du « monophorisme ».

Blondel, décédé en 1949, n'a pas pu voir le Concile, mais Vatican II a largement accompli ses attentes.

Mgr Peter HENRICI, SJ
Evêque titulaire d'Absorum (Osor)

RÉSUMÉ

Dans ses commentaires sur Vatican II, Yves Congar mentionne 4 fois la critique que Maurice Blondel adresse au monophorisme. Pour expliquer et vérifier ses allusions, il ne suffit pas de faire référence aux textes conciliaires, mais il faut prendre en compte ce qui a précédé le Concile et l'événement du Concile lui-même, dont on raconte certaines anecdotes. Les décennies entre le Concile Vatican I et le Concile Vatican II étaient caractérisées par l'antagonisme entre deux interprétations du thomisme et des polémiques contre le modernisme. En inventant le nouveau nom de « monophorisme », Blondel a essayé de démontrer que modernisme et anti-modernisme étaient victimes de la même erreur d'une pensée « notioniste » à sens unique, dont les conséquences étaient marquantes, aussi bien dans l'immanentisme moderniste que dans un rapport purement extrinsèque entre la nature humaine et la Révélation divine. Des théologiens, par contre, qui trouvaient leur inspiration directement ou indirectement dans la pensée de Blondel voyaient dans la vocation surnaturelle l'accomplissement connaturel de l'existence humaine. Cette pensée concrète, appuyée sur des faits historiques, était finalement prédominante au Concile et a débouché en « Gaudium et Spes » sur une anthropologie christocentrique.

Bilan et perspectives

pour engager l'après-concile (extrait)

Yves-Marie CONGAR, OP (1904-95) dans 'Informations Catholiques Internationales' n° 255 (1er janvier 1966) p 13

S'il nous fallait caractériser d'un mot l'approche théologique du Concile, nous évoquerions l'idéal de connaissance que proposait Maurice Blondel et qu'il revendiquait contre ce qu'il appelait assez étrangement le « monophorisme » (16), c'est-à-dire une conception chosiste de la connaissance. »

Note 16 : Voir Testis (M. Blondel), la Semaine sociale de Bordeaux et le monophorisme (extrait des Annales de philosophie Chrétienne), Paris 1910. Il vaut la peine de lire aussi Maurice Blondel, 'Attente du Concile', Paris Cerf 1964.

Mon combat
pour l'homme

Cardinal Camillo Ruini, vicaire de Rome (1991 - 2008). Interview dans la revue italienne « L'Espresso» n ° 50-51 du 12-19 décembre 2002 (extrait)

(…) Pendant des décennies, les maîtres du catholicisme intellectuel et politique en Italie, jusqu'au Ulivo, ont été Emmanuel Mounier, Jacques Maritain et Giuseppe Dossetti. Elle ne les cite jamais.

« Maritain était aussi mon point de référence, après saint Thomas d'Aquin et avec des théologiens comme Karl Rahner, Yves Congar, Hans Urs von Balthasar et Bernard Lonergan. Et aux scientifiques, aux sociologues et aux politologues, même aux non-croyants, avec qui j'ai beaucoup appris. Mais aujourd'hui, nous devons regarder en avant. Nous sommes sur une crête sur laquelle même les plus grands théologiens et penseurs du XXe siècle ne suffisent plus. Les temps actuels me rappellent le XIIIe siècle, le siècle de l'aristotélisme et de saint Thomas, des marchands et des libertés municipales, de saint François et du nouvel évangélisme. Les plus hauts sommets de la théologie ont atteint le maximum de changement socioculturel ».

Invoquez-vous un nouveau Thomas d'Aquin?

« Impossible. La culture actuelle est trop différenciée et articulée. J'invoquerais plutôt une grande synergie de pensée créatrice dans les différents domaines ».

Mais revenons aux maîtres de la pensée catholique, qui recommanderait aujourd'hui une relecture?

« Sûrement Alexis de Tocqueville, toujours actuel. Et Maurice Blondel. Et Romano Guardini. Mais aussi Lonergan, dont je me souviens, en tant qu'étudiant, des ouvertures au raisonnement scientifique » (…)

Dans l'église Saint Jean de Malte d'Aix, Maurice Blondel est venu prier et recevoir l'Eucharistie de 1896 à 1949

Inauguration d'une plaque-mémoire le 16 juin 2019